

Espace banal, à tout venant livré, et qui ressemble à ce temps qui ne passera jamais assez vite, à ces douze heures qui me séparent du bonheur que j'attends. Ma pensée se jette à sa rencontre, cherche à le rejoindre à travers la nuit, au-delà de l'aube et de l'aurore, se heurte à ces heures, retourne pour voir combien de minutes se sont écoulées, repart. Il faut lui faire prendre un détour, la lancer sur une longue piste à travers le passé, un passé aussi différent que possible de ce que sera demain, quand mon bonheur sera ici ; plongée dans le souvenir, dont je n'émergerai qu'au grand jour, quand je n'aurai plus besoin des lampes pour voir ce que j'écris. Partons d'ici, de cette chambre d'hôtel.

VALÉRY LARBAUD

200 chambres 200 salles de bains

GRAVURES DE JEAN-ÉMILE LABOUREUR

PRÉFACE D'ALBERTO MANGUEL





200
chambres
200
salles de bains

© Les Éditions du Sonneur, 2008
ISBN : 978-2-916136-10-3
Dépôt légal : mai 2008
Conception graphique : Anne Brézès
Relecture typographique : Nathalie Barthès

© Éditions Gallimard, 1927, pour le texte de Valéry Larbaud
200 chambres 200 salles de bains, extrait de *Jaune bleu blanc*
© Adagp, Paris 2008, pour les illustrations de Jean-Émile Laboureur

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

VALÉRY LARBAUD

200
chambres
200
salles de bains

Illustré de dix gravures de Jean-Émile Laboureur

Préface d'Alberto Manguel



PRÉFACE

Mon père disait...
« Faites de ma maison votre auberge. »
Les auberges ne sont pas des foyers.
Marianne Moore

NOTRE CONDITION EST NOMADE. Les résidences permanentes sont une aberration de ce désir de changer, de poursuivre, d'être un autre ailleurs, toujours. Depuis notre préhistoire, nous sillonnons des océans, traversons des déserts, visitons des villes que nous quittons ensuite. Seules les étoiles semblent figées quand on les voit de la fenêtre inconnue d'une auberge ou d'un hôtel trouvé au hasard. L'unique maison qui mérite qu'on l'appelle ainsi est la tombe.

Valery Larbaud a reconnu très jeune cet élan essentiellement humain de se trouver ailleurs. C'était un voyageur dans l'espace et le temps, un fin connaisseur des lieux mais aussi un explorateur du passé, et de cet instrument du passé qu'est

la langue. Sa profession (pour l'appeler ainsi) de traducteur résultait tout autant de sa condition de lecteur exemplaire et d'écrivain talentueux que de son envie de parcourir le monde, car traduire consiste à transposer d'un ensemble linguistique à un autre un bagage narratif et imaginaire. Dans ce sens, le traducteur, tel que Valery Larbaud l'entendait, est un conducteur de caravanes.

Pourtant, comme le lent déplacement des caravanes, le voyage de l'écrivain-traducteur n'est pas continu. Au contraire, il implique une série de haltes plus ou moins longues, des temps de repos qui voient le parcours s'interrompre et le voyageur prendre momentanément racine. « Ce qu'un auteur a nommé "Les voyages de saint Jérôme", nous dit-il dans son célèbre essai sur l'art du traducteur, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, à regarder de près la chronologie, nous apparaît plutôt comme une série de résidences. » Ces mots décrivent la transhumance de Larbaud lui-même.

L'histoire anecdotique de la littérature nous le dépeint comme étant immensément riche (héritier de la fortune des eaux minérales Saint-Yorre, à Vichy), angliciste, premier traducteur de Joyce, amoureux de la beauté adolescente et féminine, versé dans la culture espagnole et italienne. Pour

se défaire du personnage qu'il a lui-même créé – et pour s'y refléter –, Larbaud invente en 1908 le millionnaire cosmopolite A. O. Barnabooth, qui est capable d'avouer : « Je hais les pauvres » et qui, pour ne pas avoir à supporter le poids d'une maison lui appartenant, parcourt le monde librement, va d'hôtel en hôtel sans le moindre bagage, achète quand il en a besoin des chemises neuves et écrit des poèmes sur le papier à en-tête des demeures qu'il loue. Comme son Barnabooth, Larbaud aime ces lieux transitoires, ces oasis des villes. Sa Muse, déclare-t-il dans l'un des formidables poèmes qu'il attribue à Barnabooth, est « fille des grandes capitales ».

L'hôtel que choisit Larbaud, ou qui a choisi Larbaud, dans lequel il écrit *200 chambres 200 salles de bains*, est le centre du monde pour l'écrivain. Il dit l'aimer « plus que sa maison natale, plus qu'aucune des maisons où son enfance a passé », comme on aime davantage, avec plus de passion, l'inconnue croisée par hasard dans une gare ferroviaire que les fidèles membres de sa famille qu'on ne connaît que trop. Pour aimer pleinement, nous avons besoin de savoir qu'il y a chez l'être aimé de dangereuses étendues de *terra incognita*.

Cette *terra incognita* lui propose ce que son foyer ne peut lui offrir : le hasard. Les personnages qui occupent les chambres voisines, un dialogue tenu dans un couloir et à demi perçu derrière sa porte, la vue depuis sa fenêtre et la scène qui se déroule à l'extérieur, dans la rue, sont des paragraphes qui se présentent à son intelligence littéraire dans un désordre apparent. Même le titre de son texte est fortuit : Larbaud veut couper l'en-tête de la feuille sur laquelle il s'apprête à écrire, et le hasard lui fait plier le papier trop haut et laisse la dernière phrase imprimée – *200 chambres 200 salles de bains* – couronner impérieusement la page. La transhumance vient de lui faire don du titre de son livre.

Deux qualités (pour ainsi les nommer) commandent à cette œuvre de Larbaud : la maladie, qui confère à son écriture un rythme non pas fatigué, mais prudent, comme si l'auteur craignait à tout moment de se trouver dans l'obligation de laisser tomber sa plume ; et la lecture (si justement qualifiée par ses soins de « vice impuni »), qui accompagne bien souvent le malade et aiguise son sens de l'observation, son regard critique, l'intuition qu'il a de détails essentiels que tout bon voyageur se doit de posséder. Car *200 chambres*

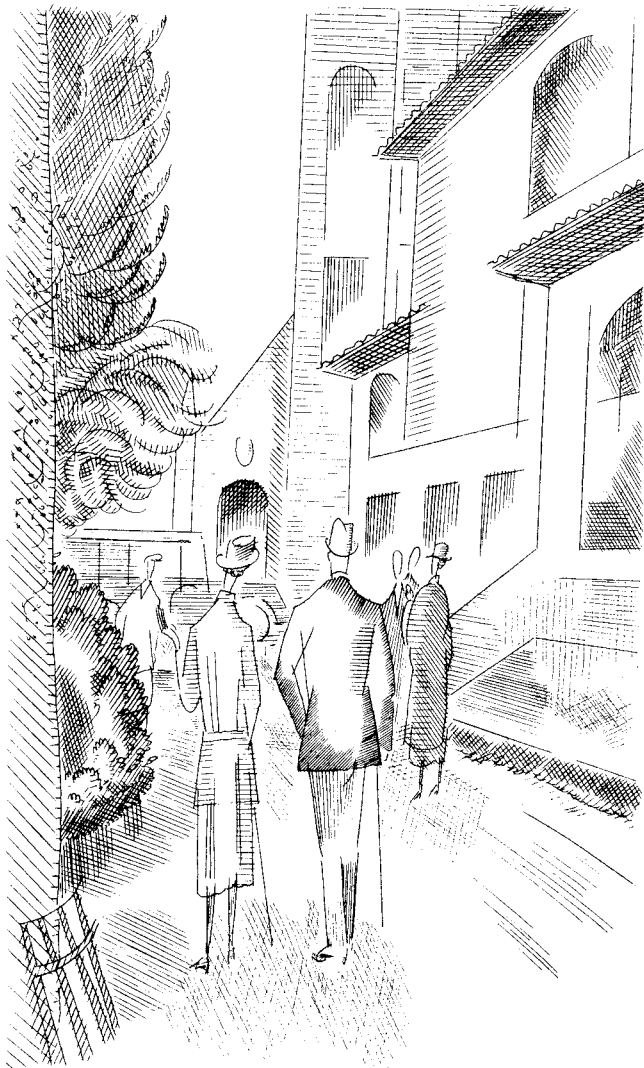
200 salles de bains est un livre de voyage, mais, contrairement à *Allen* ou *Aux couleurs de Rome*, composés par un Larbaud en mouvement, cet écrit rédigé dans une chambre d'hôtel est un livre de voyage à l'arrêt, où l'écrivain s'assied et observe tandis que le monde avance sous ses yeux comme un fleuve qui coule. Jusqu'alors, il n'a jamais aimé ce qu'on a voulu lui faire aimer. Désormais, il sent qu'il peut aimer comme il l'entend parce que cet hôtel n'est pas sa maison, mais l'endroit où il s'est arrêté pour regarder la vie.

À la fin du XVII^e siècle, Xavier de Maistre avait découvert que pour voir le monde, la perspective d'une chambre qu'on occupe suffisait. Larbaud a senti que cette chambre pouvait être louée à un hôtelier et devenir ainsi non pas un ancrage, mais une étape ou une halte, servant à définir un état transitoire et non pas évanescent. Peu importe qu'une velléité littéraire ou une maladie chronique ait justifié son choix, puisque cela lui a permis d'observer les histoires qui se déroulaient devant lui, puis de les fixer sur la page comme tout voyageur averti.

Alberto Manguel, Mondion, janvier 2008
(Traduit de l'espagnol par Isabelle Gugnion)

200 CHAMBRES 200 SALLES DE BAINS

À Jean Paulhan



PUISQUE JE NE PEUX DORMIR je voudrais du moins me distraire de tout ce qui nourrit mon impatience, et c'est pour cela que j'ai pris ces feuillets dans le petit sous-main de cuir timbré du nom et des armes de cet hôtel –, palais royal devenu palace bourgeois, et un des plus grandioses et plus fameux d'Europe. L'en-tête me gênait et j'ai voulu le couper ; mais je m'y suis mal pris, j'ai plié le papier trop haut et j'ai laissé, comme une devise, – la fière devise de l'Hôtellerie moderne –, ou comme le titre d'un ouvrage : « 200 chambres 200 salles de bains » au-dessus du nom de la ville et de la ligne pointillée préparée pour l'inscription d'une date... Belle maxime ce « 200 chambres 200 salles de bains » ; aussi définitive que (par exemple) : « Plutôt mourir que changer. »

J'appelle à moi, pour calmer mon impatience, tout l'isolement que cette chambre (avec sa salle

de bains) peut fournir, et je sais qu'une chambre d'hôtel a un pouvoir isolant presque illimité. Espace banal, à tout venant livré, et qui ressemble à ce temps qui ne passera jamais assez vite, à ces douze heures qui me séparent du bonheur que j'attends. Ma pensée se jette à sa rencontre, cherche à le joindre à travers la nuit, au-delà de l'aube et de l'aurore, se heurte à ces heures, retourne pour voir combien de minutes se sont écoulées, repart. Il faut lui faire prendre un détour, la lancer sur une longue piste à travers le passé, un passé aussi différent que possible de ce que sera demain, quand mon bonheur sera ici ; plongée dans le souvenir, dont je n'émergerai qu'au grand jour, quand je n'aurai plus besoin des lampes pour voir ce que j'écris.



Partons d'ici, de cette chambre d'hôtel. Rappelle-toi ces longues convalescences, cette lutte patiente contre la maladie, dans des chambres d'hôtel plus ou moins semblables à celle-ci. Souvenirs de solitude, de prison volontaire, de vie amoindrie, menacée, sur elle-même repliée.

